

Lettre de Jean Paulhan à André Rolland de Renéville, 1932-11-28

Auteur : Paulhan, Jean (1884-1968)

Voir la transcription de cet item

Transcription

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Citer cette page

Paulhan, Jean (1884-1968), Lettre de Jean Paulhan à André Rolland de Renéville, 1932-11-28, 1932-11-28.

Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle).

Site *HyperPaulhan*

Consulté le 18/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Paulhan/items/show/15030>

Copier

Information sur la lettre

Date 1932-11-28

Destinataire Rolland de Renéville, André (1903-1962)

Langue Français

Informations sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Société des Lecteurs de Jean Paulhan ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Lettre : Ayants-droit de Jean Paulhan

Éditeur Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Équipe HyperPaulhan](#) Notice créée le 09/04/2021 Dernière modification le 28/11/2025

mf

128.16.34

15 [28 nov 1932]

mf

lundi 28.

2

N'est-il pas temps que nous tenions une nouvelle réunion? Souvent, j'ai regretté que nous ne puissions nous concerter, par exemple, sur la réponse commune (ne fût-elle qu'un refus, demeurât-elle inexprimée) qu'il conviendrait de faire à tel ou tel problème contemporain (comme on dit).

Mais il est deux ou trois points encore sur lesquels je voudrais revenir.

x x

J'avais fait la réflexion que l'on pouvait aujourd'hui parler de littérature ou de poésie suivant deux langages, exactement hétérogènes, dont l'un (pour tout simplifier) pouvait être appelé le langage Baudelaire-Breton, l'autre le langage Sainte-Beuve-Prévost. Là-dessus A.R. m'a répondu que c'était Breton qui avait raison.

A la prendre telle quelle, la réponse serait naturellement absurde. Elle revient à soutenir que les Allemands ont raison de dire Pferd et les Français tort de dire cheval (ou l'inverse). Je crains que la position générale de A.R. ne soit ~~assez~~ moins absurde, (ou du moins dangereusement étroite) quand il décide par avance de ne prendre en considération qu'une certaine littérature (celle qui va de Baudelaire à Mallarmé), laissant l'autre pour moins que rien. Si profond que je mène par la suite sa recherche, ne trouvera jamais dans la poésie que ce qu'il a commencé par y mettre. Et sa découverte métaphysique est

et qui est véritablement particulière puisqu'il commence par refuser les 3/4 de ce que l'on tient communément pour littéraire.

Paris, 43, rue de Beaune — 3, rue Sébastien-Bottin (VII)

à l'origine, non pas à la fin de son enquête. (Je crains que cette enquête même ne soit qu'une illusion d'optique).

Mais je ~~me~~ me sens pour moi aussi insatisfait devant Baudelaire que devant Valéry et devant Breton que devant Prévost. Et de la même insatisfaction, hors de laquelle, il n'est, je crois bien, que participation d'école. Mais peu importe: sommes-nous ou non d'accord tous trois pour partir de cette table rase?

x x

Il me faut avouer que je ne comprends pas du tout l'importance que René Daumal semble attacher à ses recherches étymologiques. Et sans doute, puisqu'il n'attribue aucune valeur de

preuve ~~à~~ ^{au} jeu de mots: connaissance — connaissance je serais en droit d'insister. (Sans quoi j'aurais répondu que religion — ce qui lie et intelligence — l'un et l'autre sont tenus par les linguistes, et par Meillet en particulier, pour le type même de "l'illusion étymologique". Qu'en surplu, (suivant Meillet encore) il est peu d'étymologies "apparentes" qui ne soient faussées. L'on sait que fesser ne vient pas de fesse que leger n'a aucun rapport avec léger, etc.

Paris, 43, rue de Beaune — 3, rue Sébastien-Bottin (VII)

mf

15 3

Mais dès lors, que peut attendre R.D. des étymologies qu'il recherche dans des langues primitives?

a) Il n'aura aucune preuve de l'exactitude de ces étymologies (les documents étant bien moins nombreux que pour la langue française, où cependant peu d'étymologies demeurent certaines).

b) A plus forte raison n'aura-t-il aucune preuve de l'antériorité de l'un des deux sens qu'il découvrira.

Reste simplement que R.D. choisira les étymologies ~~qu'il voudra~~ qui viendront flatter ses convictions métaphysiques. Je préférerais, pour moi, qu'il se borner à ces convictions, sans cette fausse apparence de preuve.

Ou bien qu'il accepte ouvertement de raisonner par calembour.

X X

Mais j'en viens au point le plus grave, au lieu des étincelles. Benda, me dit R.D. pose un problème qui ressemble à la question comme une rognure à Jupiter. Soit. Mais l'existence de Benda, sinon le problème qu'il pense présenter, pose une question:

mf

15 4

Si léger, et "philosophe" qu'il puisse être, Benda est l'un des rares hommes d'aujourd'hui qui ait écrit un traité de l'infini, et qui ait donc, sinon éprouvé, du moins approché,cerné, pressenti cet infini. Or dans la scholastique, vous signalez, il renie sa découverte et s'enfuit dans la psychologie. C'était cette palinodie que je vous demandais de juger — non qu'il importe de savoir pourquoi ni en quoi la pensée de Benda est fautive. Mais il importe infiniment de savoir si nous-mêmes sommes protégés (et par quelles pensées?) contre une palinodie pareille à la sienne. Or je puis en douter d'autant plus que R.D. renonçant à sa première justification: c'est qu'il suffit de poser le problème de l'infini pour préférer l'infini — semble à présent se rallier au sentiment que A.R. tout en l'adoptant jugeait au cours de notre réunion, insuffisant: c'est à savoir qu'un sentiment de dégoût, de répulsion ou de honte à l'égard du monde donné est une raison suffisante et nécessaire de préférer l'infini.

(C'est ainsi du moins qu'il me faut comprendre: "Je ne prendrai jamais d'autre centre de discussion que le centre même de l'absurde, de l'évident malheur de chacun de nous"). Or, un sentiment, fût-il de dégoût, me semble être la chose la plus fragile qui soit, la plus personnelle (et par là la plus méprisable) et celle enfin que nous sommes le moins

